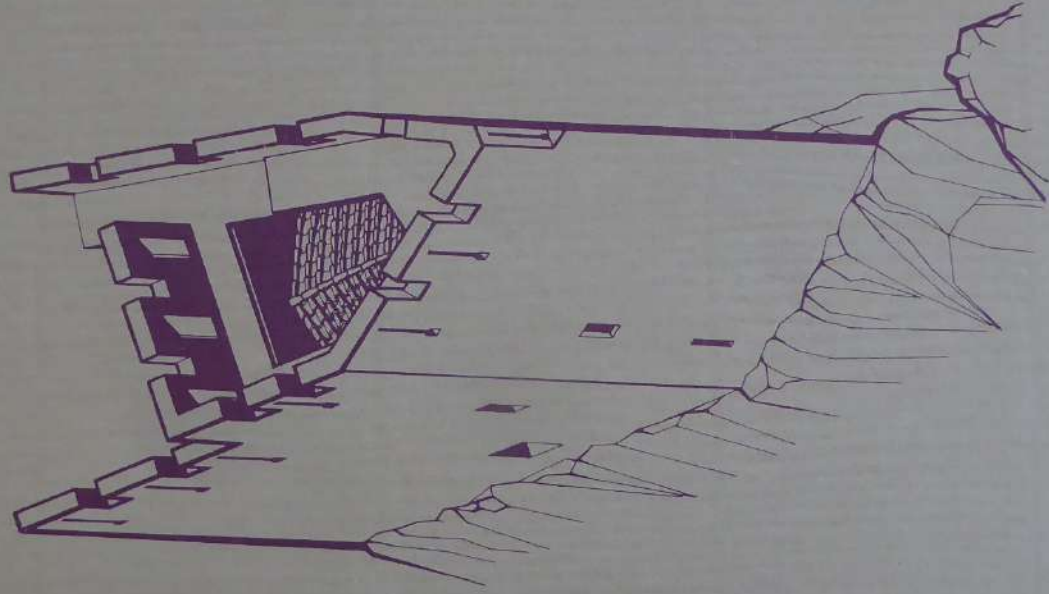


archéologie du  
**MIDI MÉDIEVAL**



TOME 2 · 1984

CENTRE D'ARCHEOLOGIE MÉDIEVALE DU LANGUEDOC

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU MINISTÈRE DE LA CULTURE / SOUS DIRECTION DE L'ARCHEOLOGIE

# L'ÉGLISE DE L'ABBAYE CISTERCIENNE DE SYLVANÈS (AVEYRON)

(AVEYRON)

Geneviève DURAND

L'abbaye de Sylvanès n'était à l'origine qu'une communauté laïque née de la volonté de sept compagnons de quitter le siècle pour se consacrer à une vie de prières et de pauvreté. A la fin de 1132, ils choisirent de s'installer près du Pont-de-Camarès, dans la partie méridionale du Rouergue. Peu de temps après, ils s'affilièrent à l'ordre de Cîteaux par l'intermédiaire de l'abbaye de Mazan en Vivarais.

Dès sa fondation, Sylvanès se constitue un domaine foncier qui lui procure prospérité et puissance. Parallèlement à cet essor, la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle voit la construction de la majorité des bâtiments monastiques. Mais dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle apparaissent des signes d'essoufflement et de relâchement. L'abbaye va désormais vivre retranschée sur ses terres sur son acquis spirituel et temporel.

Les caractères architecturaux de l'abbaye de Sylvanès portent la marque d'une époque de transition entre le Roman et le Gothique. L'église est encore par sa structure simple et robuste un édifice pleinement roman où l'on expérimente cependant des formules nouvelles : la nef unique avec chapelles entre contreforts et la voûte d'ogives. Cette église compte sans nul doute parmi les plus belles réalisations du Midi.

*At first the Abbey of Sylvanès was only a lay community created by the will of seven companions who abandoned their century in order to devote themselves to a life of prayer and poverty. At the end of 1132, they chose their site near the Pont-de-Camarès in southern Rouergue. A short time later, in 1136, they became affiliated with the Order of Cîteaux through the intermediary of the Abbey of Mazan in the Vivarais.*

*From its founding, Sylvanès formed land-holdings that brought prosperity and power. Parallel to this growth, the second half of the 12<sup>th</sup> century witnessed the construction of the majority of the monastery's buildings. However, towards the beginning of the 13<sup>th</sup> century appear signs of a slowing down and a decadence. From then on the abbey lived entrenched on its lands and on its spiritual and temporal acquisitions.*

*The architectural characteristics of the abbey of Sylvanès bear the mark of a period of transition between Romanesque and Gothic styles. The church, by its simple and robust structure, remains a fully Romanesque edifice in which new formulas are experimented : the single nave with chapels between the buttresses and the ogival vault. This church is without any doubt among the most attractive accomplishments in the Midi.*

## HISTORIQUE (1)

Implantée à l'extrémité sud du département de l'Aveyron, à la limite des départements du Tam et de l'Hérault, l'abbaye de Sylvanès a été construite sur la rive droite du Cabot, dans une vallée étroite mais fertile. L'abbaye s'insère dans un paysage aux formes molles et peu contrastées. Elle est entourée au nord, sud et sud-ouest de collines boisées au pied desquelles jaillissent plusieurs sources thermales aujourd'hui inexploitées. Ce paysage n'a rien de commun avec les sites grandioses ou pittoresques de certaines abbayes

cisterciennes tels ceux de Fontfroide, l'Escale-Dieu ou Léoncel.

Les Archives Départementales de l'Aveyron possèdent le manuscrit original du Cartulaire de l'abbaye du troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle. Ce cartulaire a été publié en 1910 par P.-A. Verlaquet (2) qui a remis à leur place tous les titres en les groupant par « territoires » ou granges. Il l'a complété en y ajoutant la Chronique du moine Hugues Francigena sous le n<sup>o</sup> 470, ainsi que 55 pièces supplémentaires de 1136 à 1790, pour l'essentiel recopiées du fonds Doat (3). La Chronique est un récit assez court racontant la conversion

Le présent article est un résumé de notre mémoire de maîtrise : Geneviève Durand, *L'abbaye cistercienne de Sylvanès*, mémoire de maîtrise présenté sous la direction de M. le professeur M. Durliat, Université de Toulouse-Le Mirail, 1976-1978, 164 p. + XXXI, 1 album de 123 planches.

(1) L'étude historique se résume à quelques articles : Abbé Bousquet, *Anciennes abbayes de l'ordre de Cîteaux dans le Rouergue*, dans *Mém. Soc. Let. Sc. Arts Aveyron*, 1859-1867, tome IX, p. 2-29. Jacques Bousquet, *Le Rouergue aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. Les pouvoirs, leurs rapports et leurs domaines*, thèse dactylographiée, 1971, 4 tomes. Voir tome IV, p. 70-108.

(2) P.-A. Verlaquet, *Cartulaire de l'abbaye de Sylvanès*, (Archives Historiques du Rouergue, II), Rodiez, Imprimerie Carrère, 1910, XCVI + 638 p. Dans le texte, les n<sup>os</sup> suivis d'un chiffre renvoient aux n<sup>os</sup> des chartes publiées dans le Cartulaire.

(3) Sylvanès sans doute issu du mot latin « silva » devant s'orthographier avec un « l ». Mais depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'usage courant et les documents officiels l'écrivent avec un « y ». Dans notre travail, nous désignons l'abbaye sous l'ancienne écriture.

(4) B. N. Ms. Collection des provinces de France, Languedoc DOAT, volumes 150-151. Recueil d'actes et de mémoires concernant l'abbaye cistercienne de Sylvanès, au diocèse de Valréas (1096-1539). Copies exécutées en 1667-1668 d'après le cartulaire et dans les archives de l'abbaye, ainsi que dans le « trésor des chartes » de Carcassonne.

de Pons de Léras et la fondation du monastère. Excepté ces sources, les documents concernant le Rouergue méridional, ont été pillés, incendiés et dispersés pendant les guerres de Religion, puis à la Révolution.

Du temps du roi Louis VI le Gros (1108-1137), le noble chevalier Pons, seigneur du château de Léras au diocèse de Lodève, rançonnait et pillait le pays. Touché par la grâce divine, il se repentit et décida de consacrer le reste de sa vie à la pénitence et à la prière. Pour cela il vendit tous ses biens et distribua tout ce qui lui restait aux pauvres de la région tandis que sa femme et ses deux enfants entraient en religion. Conformément à la spiritualité de l'époque, il partit avec six compagnons sur la route des pèlerinages, ce qui les amena successivement à Saint-Guilhem-le-Désert, Saint-Jacques-de-Compostelle et au Mont-Saint-Michel, puis à Saint-Martin-de-Tours, Saint-Martial-de-Limoges et Saint-Léonard. En 1132, à la fin de leur périple, ils arrivèrent en Rouergue, et allèrent se fixer dans le sud, près de Camarès, dans un endroit solitaire et boisé appelé « Silvanium ».

Arnaud du Pont et Bernard de Versols donnèrent aux pieux ermites les terres du mas Théron afin qu'ils y construisent leur premier monastère, sans doute en bois, dédié à la Vierge. Devant la multiplication des conversions, Pons songea à fonder une abbaye. La Chronique nous apprend qu'ils hésitèrent entre l'ordre des Chartreux, ou celui de Cîteaux, et un couvent de religieuses. Finalement leur choix se porta sur l'ordre de saint Bernard, et ils s'adressèrent à l'abbaye alors la plus proche, Mazan en Vivarais (4). Les solitaires de Silvanès firent leur noviciat à Mazan, et revinrent avec Adhémar pour premier abbé.

Le récit de la « conversio » de Pons de Léras est un exemple parmi tant d'autres de l'essor de l'érémisme en Occident au XI<sup>e</sup> siècle et au début du XII<sup>e</sup> siècle (5). Tout d'abord nous observons un décalage entre la fondation et la rédaction du texte : le moine Hugues écrit sa Chronique une quinzaine d'années après les événements (1160-1165) en insistant sur la véracité de son récit dicté par l'abbé Pons qui a lui-même vécu les événements cités ou entendu des témoins dignes de foi. La description du site choisi, un vallon couvert d'une forêt dense et peuplé d'animaux sauvages (6), rappelle de « locus horroreus et vastae solitudinis » cité dans la Bible. Cette description sera une constante dans tous les récits de ce type, elle n'est donc pas propre à Silvanès. Tout le texte est d'ailleurs criblé d'allusions bibliques, le chroniqueur insistant sur des valeurs fondamentales et permanentes : le laïc quitte sa famille, vend ses biens et les distri-

bue aux pauvres, et enfin part en pèlerinage d'entrer dans la solitude.

L'augmentation du nombre des laïcs empêchant le maintien de l'idéal érémitique, on songe alors à la construction d'un monastère (après de longues réflexions sur le choix). Pour donner une portée durable au changement, l'évêque engage en général sa responsabilité par un acte de fondation. C'est le cas à Silvanès où dès 1133, l'évêque de Rodez vient consacrer les premières donations et l'installation au Mas Théron. L'action de Pons de Léras et de ses compagnons s'inscrit donc dans un mouvement général de profonde spiritualité s'inspirant de la vie des Pères du Désert. Cet érémitisme sera à l'origine du renouveau de la tradition monastique, et plus particulièrement de l'essor de Cîteaux, des Chartreux ou des Prémontrés.

Dès le début l'abbaye reçoit des donations de l'empereur de Constantinople, de Roger II de Sicile, de Thibault comte de Champagne, sans oublier les nombreux seigneurs de la région.

L'abbatiai du premier abbé, Adhémar, ne dura que six mois. Mais sous son successeur, Didier (1138-1143) les donations affluent, et de nouvelles constructions sont entreprises. Un très riche citoyen de Lodève fait construire le dortoir tandis que son fils fait faire le réfectoire. Guillaume d'Outre-Mer envoie 200 marks d'argent pour la construction de l'église.

En 1146, le troisième abbé, Guiraud, (1141-1161) fonde pour les femmes le monastère de Nomenque à une quinzaine de kilomètres de Silvanès. Son abbatiai est capital car il va acheter à partir de 1151 les terrains du mas de Salelles situés sur la rive droite du Cabot, à la distance d'un trait d'arbalète du précédent (« Quantum arcus baliste mittere potest... »). Il semble peu probable aujourd'hui que l'exploitation des sources thermales soit pour quelque chose dans ce changement de lieu (7). En effet, les premières mentions écrites connues signalant des curistes à Silvanès ne datent que du XVII<sup>e</sup> siècle. Parallèlement à l'achat de ces terrains, l'abbé Guiraud jette les fondations de la nouvelle abbaye, celle que nous voyons encore aujourd'hui. Dès 1151 apparaît dans les chartes un « Sicardius operarius ecclesie », « le maître de l'œuvre de l'église ».

La Chronique nous apprend que Pierre Abrand, sacristain de Lodève et son frère Guiraud font réaliser un dortoir encore plus grand et plus beau que le premier, tandis que Richard Clarii fait faire le réfectoire. Quand au reste le moine Hugues « juge inutile d'en parler puisque tous les jours on rénove, on dégrève l'ancien et on édifie le nouveau et on transforme constamment pour améliorer ».

(4) L'abbaye de Mazan au diocèse de Viviers a été fondée le 11 novembre 1119 par Bonnevaux en Dauphiné. Elle fondera à son tour les abbayes provençales du Thoronet en 1136 et de Senanque en 1148.

(5) Ludo Mills, *Ermites et chanoines réguliers au XI<sup>e</sup> siècle*, dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1979, n° 1, p. 39-80. *Le eremitismo in Occidente nei secoli XI e XII*, Atti della seconda settimana internazionale di studio : Mendola 30 agosto-6 settembre 1962. Milano 1965, VIII + 690 p.

(6) La Chronique est en contradiction avec le Cartulaire. En effet, en 1133, les chartes n° 9, 14, 16, 17, 18, 59, 70, 94, mentionnent l'existence de terrains aux limites bien établies et aux droits répartis entre plusieurs seigneurs ou habitants. Il est fait mention par exemple de 2 chaudières, l'une « super mansum de Salelles », l'autre à « Las Landas ».

(7) Le monastère mixte fondé dès le début n'avait plus sa raison d'être puisque Nomenque, monastère de femmes, existait depuis 1146. On peut donc dès lors songer à une construction nouvelle sur un modèle cistercien permettant de suivre la règle de plus près. Mais pour cela les solitaires sont peut-être encore indisposés par la présence de laïcs, anciens propriétaires des mas, capmas... donnés à l'abbaye. Selon L. Mills, art. cité, la recherche du silence entraînait souvent un changement de lieu.



Fig. 1 - Sylvanès, Aveyron. Lithographie F. A. Pemot, 1838 (19,4 x 29,2 cm). Collection de la Société des Lettres de l'Aveyron.

L'œuvre entreprise par Guiraud va se poursuivre sous l'abbatit de Pons (1161-1171). Un acte de 1164 encore 1 000 sous, confirme la donation du Pont, et pour eux du mas de Salelles « ubi modo monasterium constructis ». Le monastère est donc en cours, et ils donnent « las peireiras e las lauseiras e las carrals e las vias... ». Ces concessions de carrières de pierres et de lauzes se retrouvent plusieurs fois dans le Cartulaire, en 1159 (n° 210), 1164 (n° 227), 1168 (n° 147), 1173 (n° 477). C'est donc la grande période des travaux, et la construction avance rapidement.

En 1164 (n° 143) une donation est faite « in capitulo ». Une confirmation de donation par Bégon de Prohencoux en 1166 (n° 318, 489) a lieu « in portico casalis ecclesie ». Cette vieille église des champs n'est-elle pas la chapelle en pierre ou en bois construite sur le mas Théron, et aujourd'hui détruite ? Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, l'abbaye semble endettée, ses créanciers portent plainte et s'adressent aux abbés de Mazan et Froidmont pour régler le conflit. En conséquence, les travaux ont dû considérablement ralentir. La charte n° 489 nous donne la composition de la communauté ; soit au total onze moines, leur abbé, et six convers. Un demi-siècle à peine après sa fondation, l'abbaye ne semble pas avoir attiré à elle un grand nombre de religieux.

Nous ne pouvons parler de l'abbaye sans mentionner le domaine qu'elle s'est constitué presque intégralement au XII<sup>e</sup> siècle. Les nombreuses chartes du Cartulaire garantissent les donations de terres, champs, vignes, bois, pâturages, moulins, chaussées, églises, l'usage de mines, des carrières de pierre, le droit de chasse, de pêche, l'exemption de dîmes ou de leude... L'abbaye s'oriente vers le Bas-Languedoc et non vers le Massif Central où était son abbaye-mère. Les biens fonciers et immobiliers se répartissent dans la région environnante, mais aussi sur le Larzac, les Monts de Lacaune et dans l'Hérault. L'abbaye semble s'être orientée dès le début vers un type d'exploitation fondé sur l'élevage au détriment des surfaces de culture (8). Comme toutes les maisons cisterciennes, elle a été exemptée par privilège de la papauté de payer la dîme sur les terres que ses membres cultivaient et elle a obtenu de très nombreux privilèges sur les marchés près de ses principales granges : Narbonne et sa région, le territoire des vicomtes de Béziers, Millau, Lacaune, les terres du comte de Rodez.

Mais l'abbaye de Sylvanès sera vite dépassée et concurrencée d'une part par les autres abbayes cisterciennes du Rouergue, en particulier Bonneval et Bonnecombe, et d'autre part par les Templiers installés sur le Larzac et les Hospitaliers à Prugney. Dès les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, l'abbaye soutient différents

procès. En 1247 un conflit oppose l'abbé de Sylvanès à son abbaye-mère Mazan, au sujet de la paternité de Nonenque. Lors de la réunion du Chapitre Général en 1247, l'affaire est confiée aux abbés de Bonnecombe, Senanque et Candéil. En 1254 ils rendent une sentence définitive en faveur de Sylvanès.

La Haute-Marche du Rouergue sera peu touchée par l'hérésie cathare. En 1214, Simon de Montfort confirme tous les privilèges de l'abbé de Sylvanès, en particulier les droits de pacage. En 1311, un contrat de paréage est passé entre l'abbé de Sylvanès, Raymond, et le roi de France Philippe le Bel, pour lequel l'abbé paie 150 livres tournois. Peu de temps après, en 1317, un nouvel évêché est créé à Vabres par Jean XXII, l'abbaye passera sous sa dépendance. Juste avant la guerre de Cent Ans, lors du paiement de la décime au roi en 1333, Sylvanès ne donne que 12 livres, ce qui est peu comparé aux autres abbayes du Midi (9).

La guerre de Cent Ans arrive avec son cortège de malheurs. Le conflit entre les rois d'Angleterre et de France a eu sans doute des répercussions néfastes sur la vie de l'abbaye (10). En 1360, le traité de Brétigny livre le Rouergue aux Anglais, les Routiers s'installent et font régner la terreur. Cette période troublée ne peut que multiplier les désordres à l'intérieur du monastère. Le relâchement s'est introduit dans la communauté, le nombre de moines a fortement diminué, les donations sont rares ou inexistantes.

En 1467, un nouveau conflit oppose l'abbé de Sylvanès à ses moines. Dix ans plus tard l'abbaye est mise en commende ; le premier abbé commendataire sera Gui de Castelnau, déjà en possession de l'abbaye de Bonneval, protonotaire du Saint-Siège et plus tard évêque de Périgueux. En 1552, peu de temps avant les guerres de Religion, Sylvanès et Beaulieu ont

(8) Pour plus de détails consulter :

Constance Bertran, *The foundation and early history of the monastery of Silvanès, the economic reality*, dans *Studies in Medieval Cister-*

*cian History III-IV*, Cistercien Studies series, n° 60, 35 p.

Alain Douzou, *Cisterciens et société laïque dans le Comarès au milieu du XII<sup>e</sup> siècle*, (Étude du Cartulaire de l'abbaye de Sylvanès) D.E.S. présenté devant Mlle Claude Carrère, Faculté des lettres de Montpellier, 1971-72, tome I, 109 p + annexes, dactylographié.

P.-A. Verhaeghet, *Cartulaire de l'abbaye de Sylvanès*, ouv. cité, introduction, p. XLVII-LIX.

Jules Viard, *Etat des abbayes cisterciennes au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1910, 21 p. (extrait de la Revue d'histoire de l'église de France, 1910). En Rouergue, Bonneval paie 30 livres, Bonnecombe 52 l. 10 s., Loc. Dieu 10 l., Beaulieu 20 l.

(9) Jules Viard, *Le Rouergue sous les Anglais*, Millau, imprimerie Artères et Maury, 1887.

2 000 livres de revenu annuel, ce sont les plus pauvres des abbayes cisterciennes du Rouergue (11).

Le Rouergue méridional va particulièrement souffrir des guerres civiles opposant catholiques et protestants. En 1591, les calvinistes assiègent l'abbaye mais ils sont battus et repoussés à temps par François de Lauzières. Un acte provenant de Vabres nous apprend que « toutes les églises du diocèse ont été ruinées en tout ou en partie sauf une seule, celle de Silvanès ». Mais le monastère lui-même n'a-t-il pas subi quelques dommages ? Il n'est pas interdit de penser qu'une partie des bâtiments en ruine au sud de l'église ait été rasée afin de restaurer l'aile méridionale au goût du jour. Si aujourd'hui aucun texte ne signale ces travaux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'examen du monument prouve que des réaménagements ont eu lieu à cette époque. En cela, l'abbaye s'inscrit dans le grand mouvement de reconstruction monastique, les exemplaires cisterciens sont nombreux dans le Midi : Flaran, l'Escale-Dieu, Fontfroide.

Depuis longtemps, les nombreuses granges et domaines de l'abbaye sont loués, le domaine même de Silvanès est affermé. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les moines font construire à 500 toises de l'abbaye un établissement thermal qu'ils afferment. Mais en 1782, jugeant les installations trop petites, ils demandent à l'intendant l'autorisation d'un emprunt pour l'agrandissement de cette maison. En 1786, les nouvelles constructions sont terminées.

Les moines étant trop peu nombreux, le noviciat ne se fait plus à Silvanès, mais à l'abbaye de Bonneval en Rouergue (12). Cette dernière en a la charge pour les provinces du Rouergue, Quercy et pays adjacents. Le registre des vœtures de cette abbaye, commencé en 1730, en donne cinq pour Silvanès. En 1768, Silvanès ne compte plus que six religieux. En vertu de l'édit de Louis XIV fixant le nombre minimal de religieux à quinze, elle aurait dû disparaître, mais l'application de l'édit fut retardée et l'abbaye ainsi maintenue jusqu'à la Révolution (13).

Le 18 avril 1791, le monastère est mis en vente. Le directeur du district de Saint-Affrique vend « la maison claustrale jouée par les religieux... un jardin... le pré attenant dit l'enclos... le domaine de Silvanès...

la moitié du bois dit de l'abbaye... » pour le prix de 41 000 livres (14). Certains immeubles sont destinés de la vente, en particulier l'église, le presbytère, la cimetière et le jardin curial. Le logement du curé est réservé au premier étage des bâtiments de l'abbaye situés « entre le croisillon sud de l'église et la cage du grand escalier du pavillon ». Mais ce logement a de longs temps contesté par les acquéreurs.

Nous savons par un rapport du 23 février 1795, que l'église a subi quelques modifications puisque deux chambres ont été construites sur les absidioles du bras sud du transept, et une tour sur celles du bras nord. En 1838, cette tour sera aménagée en maison d'école. Pendant cette période troublée, nous ne trouvons jamais dans les textes mention d'actes de vandalisme. L'église, fermée en 1794, sera réouverte officiellement au culte en tant qu'église paroissiale en 1801.

En 1834, l'abbaye est classée au titre des Monuments Historiques mais ce n'est que vingt ans plus tard, le 8 juillet 1854, qu'un décret classe « l'église et les restes de l'abbaye de Silvanès ».

Aux XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire de l'abbaye se résume à quelques travaux parmentiers afin d'en assurer sa conservation. En 1910, le desservant sous la direction de l'architecte Rey, entreprend des fouilles et découvre les fondations de la fontaine et des deux galeries du cloître. Ces vestiges seront enfouis aussitôt. En 1928, l'affaire Emorine va susciter un regain d'intérêt pour l'abbaye. Le propriétaire du rez-de-chaussée de l'abbaye, Emorine, fait démolir le cloître. La porte de la sacristie est démontée, les pierres enlevées, dans la salle capitulaire les fenêtres ouest sont déposées et même endommagées (15). Emorine est condamné à une amende et à la remise en place des pierres sculptées. En 1930, une délibération du conseil municipal nous apprend que « le cloître est dans un état déplorable, jonché de pierres de taille provenant de différentes ouvertures et que les pierres risquent de s'égarer... tout étant laissé à l'abandon ». Au même moment, le contrevenant a versé l'amende en vue de la restauration par les Monuments Historiques des parties endommagées. La date de ces travaux n'est pas connue, mais certains

(11) Jacques Bousquet, *Enquête sur les commodités du Rouergue en 1552. Procès avec l'Agenais, le Quercy et le Périgord*, Toulouse, Ed. Privat, 1969, p. 99.

(12) P.-A. Verlaquet, *Les dernières vœtures et professions cisterciennes en Rouergue (1730-1786)*, dans *Revue Historique du Rouergue*, avril-juin, 1933, p. 183-185, 208-211.

(13) Léon Lecestre, *Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France*, Paris, Alphonse Picard, 1902, p. 9.  
A la suite des abus introduits dans les communautés religieuses, Louis XV décida d'établir une commission composée de conseillers d'état et de membres de l'épiscopat afin d'étudier le problème et d'y remédier. C'est ce qu'on appela la Commission des Réguliers.

(14) P.-A. Verlaquet, *Vente des biens nationaux du département de l'Aveyron*, Millau, Artières et Mauré, 1933, 3 tomes. Pour Silvanès tome 1 : n° 2521, 2525, 2617, 2946, 2948, 2964, 2965, 2973, 2978, 2981, tome 3 : n° 7175.

A.-D. Aveyron, 6 Q 21, d'après l'inventaire établi par le conseil municipal. Il semble qu'il y ait eu au rez-de-chaussée des bâtiments monastiques, la cave à la place de l'ancienne sacristie, le salon à manger dans la salle capitulaire ; à l'étage, les nombreuses chambres ainsi que l'appartement du coffre des archives et celui de la bibliothèque. La sacristie était logée dans une absidiole du bras sud du transept, les autres chapelles converties en écuries.

(15) A.-D. Aveyron, 22 0 279

17 février 1928 : « un chargement de ces matériaux aurait été déjà expédié... » 23 février 1928 : « vente de colonnades du cloître... toutes ces pierres au nombre d'une centaine ont été transportées dans le parc de l'établissement thermal de Silvanès distant de 600 mètres ».

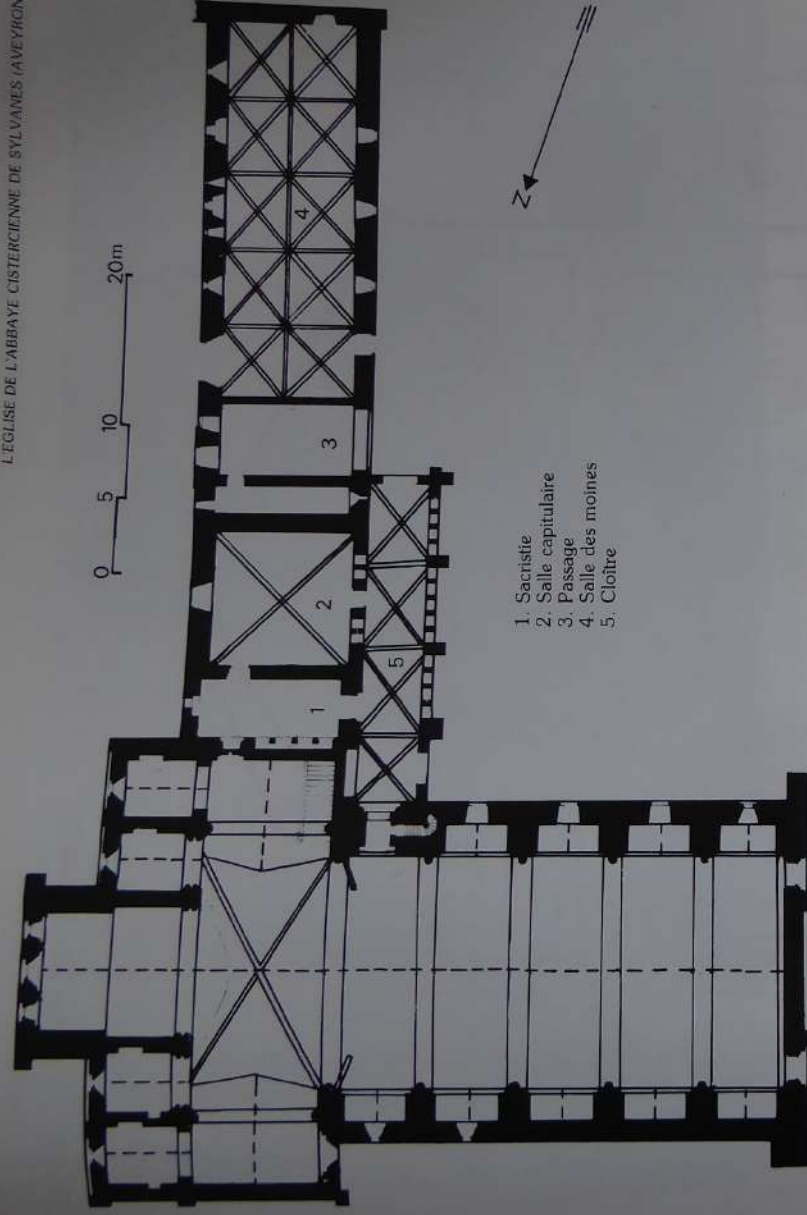
Arch. des M. H., dossier N° 2, 1928-1958.

11 avril 1928, les dégâts sont les suivants :

— la porte de la sacristie est entièrement démolie et les pierres enlevées, sauf le tympan qui est déposé sur le sol du cloître.

— la fenêtre nord de la salle capitulaire est entièrement démolie et les pierres enlevées. Quelques pierres de la fenêtre ouest sont déposées.

— un cloître mis au pillage, dans *L'Express du Midi*, 26 février 1928.



1. Sacristie
2. Salle capitulaire
3. Passage
4. Salle des moines
5. Cloître

#### DIMENSIONS

Longueur totale dans œuvre .....	45,90 m
Nef	
- longueur .....	28,50 m
- largeur sans les chapelles .....	14,20 m à 14,50 m
- largeur avec les chapelles .....	18,30 m
- hauteur sous voûte .....	17 m
- longueur d'une chapelle .....	3,85 m
- profondeur d'une chapelle .....	2 m
- hauteur sous l'arc d'entrée .....	7,10 m
Transept .....	26,30 m

Chevet	
- largeur .....	7,60 m
- hauteur sous doubleau .....	12,70 m
- profondeur 1 <sup>re</sup> travée du chœur .....	4,10 m
- profondeur 2 <sup>e</sup> travée du chœur .....	5,40 m
- largeur de la 1 <sup>re</sup> travée du chœur .....	7,90 m
- largeur de la 2 <sup>e</sup> travée du chœur .....	7,10 m
- hauteur de l'arc d'entrée .....	12,70 m
- profondeur d'une chapelle .....	5,20 m
- largeur d'une chapelle .....	3,60 m
- hauteur de l'arc d'entrée .....	5,50 m

Fig. 2 : Plan d'ensemble de l'abbaye (dessin H. Viguié).

chapiteaux des baies de la salle capitulaire ont été mal placés (côté non sculpté tourné vers l'intérieur).

En 1970, la commune de Sylvanès achète les parties basses des anciens bâtiments conventuels. A l'heure actuelle un vaste programme de restauration est en cours.

#### ETUDE ARCHEOLOGIQUE

##### 1 — Etat actuel

L'abbaye est actuellement située à la limite sud du village de Sylvanès, construit au nord et le long de la route départementale 540.

L'implantation des bâtiments a été commandée par l'eau. Ici comme dans beaucoup d'autres abbayes, le ruisseau coule suivant un axe N/E/S/W. Selon la règle, les bâtiments conventuels ont été construits au sud, perpendiculaires et parallèles au ruisseau, et l'église sur le point le plus élevé, au nord (fig. 1).

L'abbaye est dans une encelnte à l'intérieur de

laquelle l'église, le cloître et les bâtiments monastiques sont réunis. L'enceinte existe encore à l'ouest mais il est difficile de savoir si sa construction remonte au Moyen Age. Elle est limitée au nord par une route et une petite place, à l'ouest par un chemin de terre menant au ruisseau du Cabot, au sud par un mur de soutènement en partie effondré, longeant le ruisseau, et à l'est par les bâtiments de l'abbaye. Les faces nord et est de l'église sont ceinturées d'un haut mur de soutènement. Le fossé ainsi formé, dallé à une époque récente, est très humide, il reçoit les eaux d'infiltration de la colline.

Le cimetière paroissial (16) est séparé du chevet par un chemin desservant les anciens bâtiments conventuels et aujourd'hui le presbytère. De part et d'autre de l'abbaye, à l'est et à l'ouest, des prairies isolent et mettent en valeur le monument.

##### 2 — Plan et coupe (fig. 2, 3)

L'église normalement orientée a un plan en croix latine. Sur le transept peu saillant mais profond se

(16) Le cadastre de 1831 mentionne un cimetière vieux au nord-est du village, sur la pente de la montagne.

ABBAYE DE SYLVANÈS

COUPE TRANSVERSALE DE L'ÉGLISE

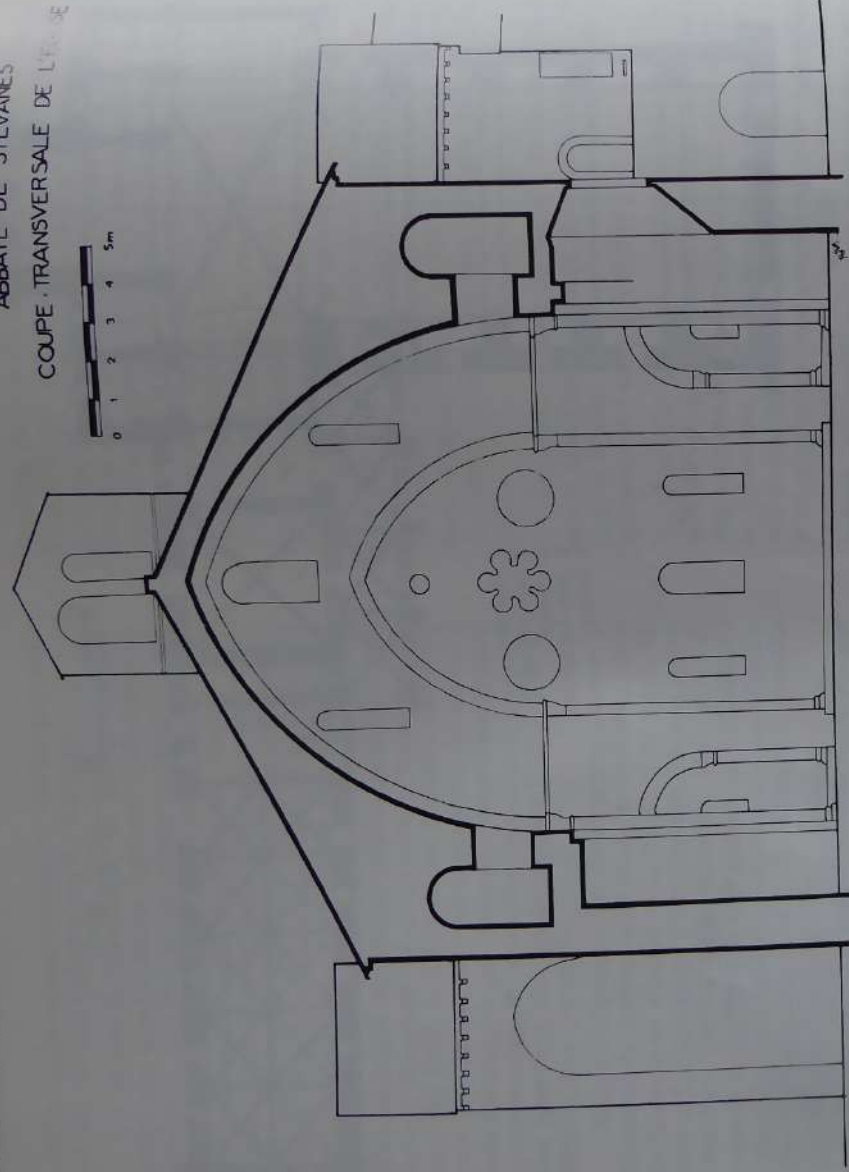


Fig. 3 : Coupe transversale de l'église Nord-Sud au niveau de la dernière travée de la nef (dessin H. Viguié).

greffe un chœur à chevet plat encadré de chaque côté par deux absidioles rectangulaires. Le chœur rectangulaire moins large que la nef se divise en deux travées. Les chapelles s'ouvrent sur les bras du transept mais ne communiquent pas entre elles.

La nef unique constituée de cinq travées est bordée non par des collatéraux mais par cinq chapelles profondes prises entre des massifs de maçonnerie. Cinq portes permettent de communiquer avec les lieux monastiques et l'extérieur : porte de la sacristie et du dortoir des moines dans le bras sud du transept, porte des moines dans la dernière travée de la nef, au sud, et deux portes d'entrée dans l'église, à l'ouest.

Le transept est saillant de 3,80 m par rapport à la nef et intérieurement de 6 m. Transept et chevet forment un tout très homogène dans le plan et s'individualisent parfaitement par rapport à la nef. Ces deux parties très géométriques, donnent l'impression de deux masses indépendantes et équilibrées.

Si nous regardons les proportions de l'église, nous constatons que la longueur totale dans œuvre est égale à deux fois et demie la largeur de la nef (avec les chapelles), que la longueur de la nef est exactement le double de sa largeur (sans les chapelles). En ce qui concerne le chevet, la largeur des chapelles correspond à la moitié de la largeur de la dernière travée du chœur, celle-ci est égale à la moitié de la largeur de la nef.

Au total la composition du plan n'apparaît pas foncièrement originale. Le parti architectural adopté pour le chevet a été fréquemment utilisé dans l'Ordre depuis ses origines. Selon Marcel Aubert, « la plus ancienne église de ce type qui subsiste encore en France... est l'église de Fontenay » (17). Elle servira de modèle pendant tout le XII<sup>e</sup> siècle : Lescaze-Dieu, Noiriac, Silvacane, Villelongue, Eaunes... Le chevet de Sylvanès est du même type. Mais dans le Midi nous constatons que l'abside s'est souvent maintenue au détriment des chapelles à fond plat : Fontfroide, La Thoronet, Flaran, Obazine...

Le parti de la nef unique choisi pour notre église est assez rare dans les monastères d'hommes de l'ordre de Cîteaux. Nous en avons cependant quelques exemples au XII<sup>e</sup> et encore au XIII<sup>e</sup> siècle : L'Étoile, Beaugerai, Bonnacombe, Grandselve...

Le plan de Sylvanès est donc conforme au « plan type » cistercien pour le chevet et le transept, mais original pour sa nef unique. Le maître-d'œuvre a fait preuve d'une grande rigueur et d'un sens des proportions n'excluant pas l'originalité.

Les matériaux utilisés pour l'ensemble des bâtiments sont de quatre types : grès, schiste, calcaire et tuf. Les murs de l'église sont construits en parements de grès et blocage de calcaire et schiste.

Le grès, roche locale abondante au nord-ouest de Sylvanès, est un matériau qui se taille très bien et

(17) La plupart de nos exemples sur l'architecture cistercienne sont tirés de Marcel Aubert (avec la collaboration de la marquise de Maillet) *L'architecture cistercienne en France*, Paris, Les éditions d'Art et d'Histoire, 1948, 2 tomes, 386 p. et 272 p. Voir t. I, p. 157



Fig. 4 - Chevet de l'église depuis le Nord-Est (cl. Inventaire général Midi-Pyrénées, Ch. Soutla).

donne de belles pierres de taille. Nous observons une très grande qualité dans la taille du grès, en particulier au chevet et dans les parties basses de la nef. Les pierres s'ajustent parfaitement entre elles de telle sorte que le joint est pratiquement invisible. Ses couleurs sont variées : gris, ocre-jaune, rose, rose pigmenté de grenat, il provient donc de plusieurs carrières.

### 3 — Description

L'église est le bâtiment à la fois le plus ancien et le mieux conservé de l'ensemble monastique. Commentés à l'est, les travaux se poursuivront en plusieurs étapes vers l'ouest avec une reprise très nette à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (18).

#### Le chevet

Les quatre chapelles et le chœur qui composent le chevet s'ouvrent sur le transept. Ces chapelles rectangulaires sont de mêmes dimensions : 3,60 m de large pour 5,20 m de profondeur, et terminées par un mur plat. Elles sont voûtées d'un berceau brisé perpendiculaire au croisillon et plus bas que le chœur (fig. 5).

Dans les chapelles extrêmes, au nord et au sud, l'arc d'entrée faisant office de doubleau repose sur des pilastres sans imposte à angle droit. Dans celles proches du chœur, cet arc est doublé d'un second rouleau retombant sur des chapiteaux et des colonnes courtes et trapues jumelles, engagées dans les murs latéraux. L'arc d'entrée de chaque chapelle a un profil

brisé et des claveaux très longs sur son extrados. La base de ces colonnes est constituée de deux tores entre une scotie, sans plinthe. Chaque chapelle est éclairée par une baie axiale longue et étroite, en plein cintre, constituée intérieurement d'un large ébrasement à appui taluté et de deux ressauts.

Le chœur rectangulaire, moins large que la nef, est divisé en deux travées décroissantes terminées à l'est par un mur plat. Il est précédé côté transept par deux hautes colonnes géminées. Les doubles colonnes adossées à un pilier ou à un dossier, peu répandues en Bourgogne, étaient très fréquentes dans le Sud-Ouest et le Midi de la France. En Rouergue notamment, deux paires de colonnes géminées sont engagées à la naissance du chevet des églises de Canac, Coussergues, Liaucous, Mostuéjols, Pmet... et employées systématiquement à Nant (19). Nous en avons aussi dans les régions limitrophes : Gévaudan, Hérault, Albigeois... Ce type régional de support a été utilisé par les cisterciens à Sylvanès, à l'entrée du chœur et dans les deux chapelles près de ce dernier, à Fontfroide, à la retombée des arcs doubleaux de la nef, à Flaran, sous les arcs doubleaux et les grandes arcades de la nef et sous les arcs du carré du transept, à Bardoues et Villelongue...

Les liens étroits unissant les abbayes cisterciennes du Sud-Ouest de la France à celles du nord-est de l'Espagne ont permis la diffusion de cette particularité

(18) *Études particulières sur le sujet :*

A. Angles, *L'abbaye de Sylvanès (Aveyron)*, dans *Bulletin Monumental*, 1908, T. 72, p. 41-60.

1909, T. 73, p. 319.

A. Angles, *La date de l'église de Sylvanès*, dans *Bulletin Monumental*, 1962, 359 p. Collection Zodiaque (La Nuit des Temps, 16). Voir p. 94-99.

R.-P. Anselme Dimier, *L'art cistercien. France*, La Pierre-qui-Vive, 1962, 359 p. Collection Zodiaque (La Nuit des Temps, 16). Voir p. 94-99.

A. de Roumejoux, *Notes sur l'église et l'abbaye de Sylvanès*, dans *Bulletin Monumental*, 1866, T. 32, p. 793-800.

(19) Jean Valléry-Radot, *Les églises romanes du Rouergue*, dans *Bulletin Monumental*, 1940, T. 99, p. 5-68.



architecturale qui se retrouvera à Véruela, La Oliva, Fitéro, Santa Creus et Valbuena (20). L'emploi systématique de demi-colonnes ou de colonnes géminées dans les églises sera lié à l'adoption progressive de la voûte d'ogives. Il s'agira d'adapter un support de type roman à cette voûte d'ogives.

Le chœur est voûté d'un berceau brisé parallèle à celui de la nef mais plus bas que ce dernier. Le départ de la voûte est souligné sur les murs nord et sud par un bandeau mouluré en quart-de-rond prolongeant celui du transept et de la nef. La voûte est appareillée en moyen et petit appareil.

Le chœur, centre de la vie liturgique, est l'espace le plus éclairé (fig. 5). Sept ouvertures disposées sur trois rangs sont percées dans le mur oriental. Comme dans la plupart des églises cisterciennes de ce plan, le rang inférieur forme triplet. Trois longues et étroites fenêtres en plein-cintre, largement ébrasées et appuyées, sont encadrées intérieurement par des rouleaux juxtaposés les uns aux autres. Chaque fenêtre est composée d'un premier rouleau à angle droit et d'un second rouleau en boudin se poursuivant sur les jambages, terminé par une base à deux tores et une scotie. La fenêtre centrale est plus large et plus haute que les deux autres. Extérieurement ces baies sont semblables à celles des chapelles voisines : deux résauts très plats, l'un chanfreiné et l'autre à angle droit. Les deux baies latérales ont reçu des grilles en fer forgé de la fin du XII<sup>e</sup> - début XIII<sup>e</sup> siècle (21). Au-dessus, deux oculi et une rose constituent le rang intermédiaire. Leur profil est identique à l'extérieur et à l'intérieur. La rose centrale, de plus grand diamètre, est ornée au centre de six grands lobes, les deux oculi latéraux d'un quatre-feuilles intérieur entouré de quatre ressauts concentriques moulurés. L'ensemble est couronné par un petit oculus profond à trois ressauts concentriques.

Extérieurement, tout le chevet a reçu un décor d'arcatures. Le mur oriental du chœur, bloqué dans les angles par deux larges pilastres, est divisé en deux registres par une séparation horizontale. Cette séparation comprend une arcature aveugle constituée de petits arcs en plein-cintre en faible relief surmontée d'un bandeau de deux assises, très plat. Les faces nord et sud du chœur, les murs des chapelles, ont également reçu ce décor d'arcature aveugle en guise de corniche (fig. 4).

Cette frise d'arcs aveugles décorant le chevet est un lointain souvenir du décor des lésènes et bandes lombardes du premier art roman méridional (22). Cet art s'est répandu sur le pourtour de la Méditerranée au XI<sup>e</sup> siècle, mais il se maintient et se développe avec un certain archaïsme dans les régions isolées comme le Rouergue. Au XII<sup>e</sup> siècle, le chevet de l'église cistercienne de Flaran a lui aussi reçu ce décor d'arcatures sur les absidioles.

De chaque côté, les chapelles sont couvertes par un même toit en appentis appuyé contre le mur est des croisillons. Un toit à deux versants surmonté d'un faîtage en pierre, identique à celui de la nef, protège le

chœur. Tout ces toits sont couverts d'ardoises épaisses datant des dernières restaurations de 1953-1957.

### Le transept

Il comprend une croisée plus large que la nef, délimitée par quatre colonnes, et deux croisillons triangulaires. Les colonnes recevant les doubleaux sont surmontées de chapiteaux ornés sur lesquels un bandeau de même profil et de même niveau que celui de la nef souligne le départ des voûtes.

Chaque croisillon, couvert d'une voûte en berceau brisé, moins élevée que celle de la nef et du côté du transept, est rythmé par un doubleau à un seul rouleau à arêtes vives retombant sur les colonnes engagées. Le berceau brisé a été poursuivi au-delà du doubleau vers la croisée du transept. La voûte est montée en moyen et petit appareil de grès disposé en assises régulières. Ces berceaux transversaux contribuent à la croisée du transept couverte d'un berceau brisé prolongeant celui de la nef.

Le constructeur s'est heurté ici à un problème de voûtement et le résultat obtenu découle de l'emploi de la nef unique. Dans les églises à collatéraux, la pile de la dernière travée de la nef, au nord et au sud, sert de support au doubleau d'entrée des croisillons et la largeur de la nef est identique à celle d'un chœur. A Sijvanès, la longueur des croisillons est un peu plus grande que celle d'une travée et la largeur du chœur (8 m) est nettement inférieure à celle de la nef (14,20 m) (fig. 2).

La travée du croisillon est délimitée par un doubleau situé dans l'axe du mur de séparation des deux chapelles orientales et du dernier contrefort de la nef. Entre ce doubleau et l'intersection des deux voûtes, il restait un petit espace à voûter. On ne pouvait pas en faire une travée et encore moins y construire un doubleau, il serait retombé sur une colonne placée au milieu de l'entrée d'une chapelle orientale ! Le problème a été résolu en construisant de chaque côté une section de voûte en berceau brisé pénétrant perpendiculairement dans celle de la nef. Ce raccord dégagé de tout support et placé assez haut attire les regards. Au niveau de la courbe d'intersection l'appareil est normal, c'est-à-dire perpendiculaire aux assises de la voûte du croisillon, assise en moyen et petit appareil allongé. Au sommet de cette courbe, une coupure horizontale marque le changement d'orientation des assises qui adoptent le sens horizontal utilisé pour toute la partie haute et pour la voûte de la nef. Mais dans les « écoinçons » délimités par les branches d'ogives et le doubleau (ou le mur de l'arc triomphal) les assises sont dès le départ horizontales et donnent l'impression de véritables voûtains.

Ayant à faire à une croisée de transept de dimensions exceptionnelles (14,20 m x 7,10 m) surmontée à l'est d'un clocher, le maître-d'œuvre a sans doute jugé utile pour raidir l'ensemble de la voûte d'y construire des ogives. Ces grosses nervures toriques se terminent en pointe, du côté est au-dessus de l'arc de la première chapelle du croisillon après avoir coupé le bandeau, et côté ouest dans l'angle des murs de la nef

(20) Elie Lambert, *L'art gothique en Espagne aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Henri Laurens, 1931, 314 p.  
 (21) Arrêté de classement du 5-12-1908 : « grilles extérieures des deux petites fenêtres du chevet, fer forgé abbut du XIII<sup>e</sup> siècle ».  
 (22) J. Puy, *Le Cadastich. La géographie et les origines du premier art roman*, Paris, Henri Laurens, 1935, 516 p.

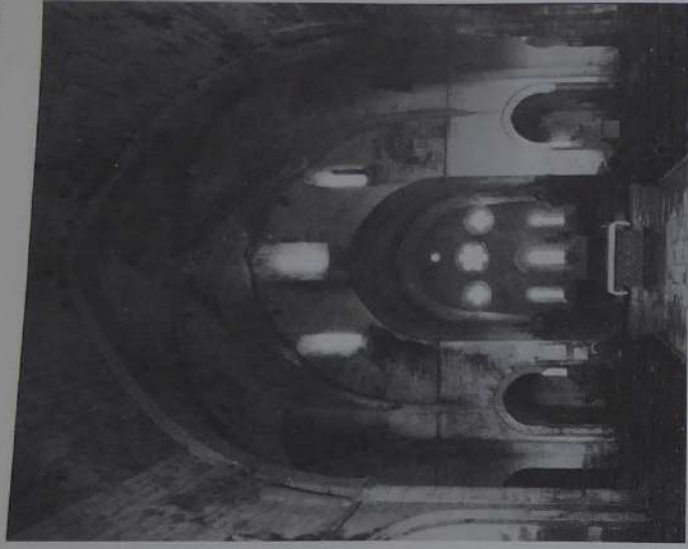


Fig. 5 - Intérieur de l'église depuis la nef (cl. Inventaire général Midi-Pyrénées, Ch. Soula).

et du transept, à des hauteurs différentes (fig. 7). A l'ouest, la pointe de l'ogive est taillée sur l'arête des trois assises d'où elle part. A l'est au contraire la pointe se termine en fuseau au droit du mur. La rencontre de ces nervures sinueuses donne une clef de voûte en forme de X sans aucun décor. Une ogive a été également construite dans la travée voisine, mais elle est restée inachevée (fig. 5).

La voûte d'ogives (23) introduite assez tôt dans l'architecture cistercienne, sera d'abord employée sur de petites surfaces dans les bâtiments conventuels (salle capitulaire et salle des moines), et dans les églises : la croisée du transept ou les croisillons, le chœur, puis les collatéraux et la nef. D'une manière générale nous constatons que les cisterciens préférèrent les nervures carrées pour les grands espaces (24) (église) et les ogives en boudin pour les petites salles (salle des moines ou salle capitulaire).

Selon Elie Lambert ces « ogives à queue » pénètrent profondément dans la voûte par une feuillure qui permet de recevoir les compartiments. C'est le cas à la salle capitulaire et dans la galerie sud du cloître de Fontfroide, dans le collatéral nord de l'église de Flaran, à la salle des moines et sans doute dans l'église de Sylvanès.

Les arcs diagonaux pénètrent dans les murs entre les doubleaux en s'aminçant à leur extrémité, et donnent ces ogives terminées en fuseau si fréquentes dans l'architecture cistercienne. Le formet est parfois aminci mais presque jamais le doubleau. Pour Marcel Aubert ces ogives sont un compromis entre le culot bourguignon et le départ des voûtes d'arêtes construites en Bourgogne et dans l'Est. Les cisterciens adopteront pour leurs plus grandes abbayes bourguignonnes cette forme qu'ils introduiront ensuite dans le Midi, le Centre et le Sud-Ouest de la France. Très souvent dans le Midi, il n'y a pas accord entre les supports et les éléments de la voûte, cela ne veut pourtant pas dire que ces ogives n'ont pas été prévues dès le départ.

Ce procédé sera employé dans la plupart des abbayes cisterciennes : Lescale-Dieu, Fontfroide, Flaran, Beaulieu... En ce qui concerne l'église de Sylvanès il n'est pas interdit de penser que les ogives pénètrent dans la voûte car elles en subissent toutes les déformations. Ces ogives sont à rapprocher de toutes celles construites à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et en particulier de celles du transept et du collatéral nord de l'église de Flaran considérées comme les plus anciennes (1160-1180). Cette technique a été employée dans un monde qui reste purement roman. Mais ce demi-siècle de lente élaboration et de construction de la voûte d'ogives conduira les cisterciens à une conquête progressive de l'ogive. Elle aboutira au XIII<sup>e</sup> siècle au système gothique.



Fig. 6 - Intérieur : nef depuis le chœur (cl. Inventaire général Midi-Pyrénées, Ch. Soula).

Les liens étroits unissant toutes les abbayes entre elles entraîneront la création d'une école architecturale particulière au Midi qui se développera parallèlement au-delà des Pyrénées par filiation avec les abbayes méridionales (Flaran, Fontfroide, Grandselve, Lescale-Dieu). Elie Lambert (25) qualifie cette école d'« hispano-languedocienne » et Flaran en serait le modèle.

(23) Marcel Aubert, *Les plus anciennes croisées d'ogives, leur rôle dans la construction*, dans *Bulletin Monumental*, 1934, T. 96, p. 5-67, 137-237.

Marcel Durliat, *L'architecture gothique méridionale au XIII<sup>e</sup> siècle*, ouv. cité, p. 132.

Elie Lambert, *L'art gothique en Espagne... ouv. cité*, Paris, Henri Laurens, 1934, 352 p.

Raymond Rey, *L'art gothique du Midi de la France*, au bâtiment des convers du Thoronet, à la salle capitulaire de Valeroissant.

(24) Exemples à la croisée du transept de l'église de Flaran, au bâtiment des convers du Thoronet, à la salle capitulaire de Valeroissant, dans *Bulletin Monumental*, 1970, T. 128, p. 7-40.

(25) Jacques Thirion, *Influences Lombarides dans les Alpes françaises du Sud*, dans *Bulletin Monumental*, 1970, T. 128, p. 7-40.

Si nous en revenons à l'étude du transept, nous observons sur chacun des bras, côté ouest, une grande fenêtre occupant la majeure partie de ce mur. Cette longue et étroite baie en plein-cintre a un ébrasement intérieur très profond (1,20 m) et un appui taluté en escalier. Extérieurement l'embrasure est droite et peu profonde (0,15 m).

Le transept est éclairé dans les parties hautes par une rose au nord, deux baies au sud, et trois fenêtres au-dessus de l'arc triomphal. La grande rose du croisillon nord, adopte un dessin semblable à celle du chœur : une rose centrale à six lobes entourée d'un second cercle à douze lobes, le tout encadré par un tore saillant. Les deux petites baies en plein-cintre à large ébrasement intérieur et appui taluté sont actuellement murées. A l'origine elles donnaient sur l'extérieur. Le mur oriental de la croisée du transept voit le jour par trois baies identiques à celles du croisillon sud (26).

Deux portes sont percées dans le fond du bras sud du transept : la porte du dortoir et celle de la sacristie. La porte du dortoir en plein-cintre s'ouvre à mi-hauteur dans l'angle ouest du croisillon et donne actuellement dans le presbytère. Chanfreinée sur tout son pourtour elle a un tympan très simple constitué de pierres de taille. On y accède par un escalier droit en pierre de 1,80 m de large, plaqué contre le mur ouest du bras sud. De petites dimensions (2,25 m de haut pour 1,10 m de large), la porte de la sacristie est percée dans l'angle oriental du croisillon. Entourée de deux ressauts à angle droit, plein-cintre, elle est murée.

A l'extérieur, le mur sud du croisillon méridional est masqué par les anciens bâtiments réguliers et le presbytère. Les faces occidentales et septentrionales du bras nord sont renforcées par un grand arc de décharge brisé (fig. 4). L'arc du côté nord occupe toute la façade et repose sur deux impostes en quart-de-rond. D'une hauteur de 14,10 m environ, il reçoit directement sur son extrados la couverture du transept. Ces trois grands arcs aveugles du croisillon nord réunis par des contreforts plats sont destinés à raidir le mur. Ils renforcent extérieurement les murs portant la voûte qui n'est pas contreboutée comme au sud, par des bâtiments. Les arcs et supports sont réservés dans un mur épais, sans moulures ni impostes (excepté celui du centre).

Les exemples de ce dispositif de contreforts plats réunis par des arcs sont nombreux dans le Rouergue méridional. Beaucoup d'églises (fin XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) sont pourvues de ces arcs sur le chevet et sur la nef : Notre-Dame de l'Espinasse, Liaucous, Mostuéjols, Pinet, Castelnaud-Pégayrolles, Verrières... Deux exemples retiennent particulièrement notre attention :

(26) Nous remarquons une nette prédilection pour le rythme ternaire en particulier pour les fenêtres : 3 fenêtres de l'arc triomphal, deux rangs de 3 ouvertures dans le chœur, 3 baies et 3 oculi pour la grande fenêtre gothique. Ce nombre 3 se retrouve aussi dans le nombre de lobes de la rose du transept (2 x 3 et 3 x 4 lobes) et dans celle du chœur, au centre (2 x 3 lobes).

Cette allusion constante à la Trinité est assez peu usitée dans l'ordre cistercien, il semble (et que l'on ait voulu l'employer systématiquement en particulier pour le chevet. Il s'en dégage une rigueur inaccoutumée.

(27) Raymond Rey, *Les vieilles églises fortifiées du Midi de la France*, (thèse complémentaire), Paris, Henri Laurens, 1925, 243 p. Pierre Mélon, *Observations sur les façades décorées d'arcades aveugles dans les églises romanes*, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'ouest*, 4<sup>e</sup> série, 1958, T. 4, p. 367-458.

la façade du porche de Saint-Pierre de Nant ombrée d'un grand arc aveugle flanqué de deux arcs aveugles plus petits, et le croisillon nord de l'église de Montjeux avec un arc très profond inscrit dans le pignon de la façade. L'emploi de ces grands arcs aveugles dans un croisillon de l'église de Silvanès est donc une concession aux habitudes romanes et locales (27).

Le toit à deux versants de la nef se poursuit au-dessus de la croisée du transept pour ne faire qu'un grand vaisseau central très allongé. Chaque croisillon est couvert d'un toit à deux versants plus bas et perpendiculaire à celui de la nef.

Construit sur un petit soubassement au-dessus de l'arc triomphal et de la croisée du transept, le clocher en pierre est de dimensions modestes. On y accède par une galerie creusée dans les murs sud et est du bras méridional du transept. Il est couvert d'un toit à deux versants et percé de deux baies à l'est et à l'ouest et d'une seule, plus courte, au nord et au sud.

La seule prescription relative à l'architecture dans les statuts de l'ordre cistercien concernait les clochers. La défense d'élever des clochers de pierre sur les églises a été renouvelée par le Chapitre Général de 1157. Seuls étaient autorisés les clochers en bois suffisants, car selon la règle, l'église cistercienne n'était pas ouverte aux fidèles. Le clocher-arcade de Silvanès est donc en contradiction avec ces préceptes mais nous en trouvons cependant quelques-uns, en particulier dans le Midi, avec les tours octogonales de la croisée du transept. La formule du clocher-mur a été employée du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle dans l'architecture locale de certaines régions (le Midi en général) pour des églises de dimensions modestes.

## La nef

La nef unique est divisée en cinq travées égales délimitées par des colonnes engagées. Elle est flanquée au nord et au sud de cinq chapelles rectangulaires (1,75 m x 3,85 m) séparées par un mur plein. Les murs séparant les chapelles (1,90 m x 1,75 m) reçoivent la retombée des grandes arcades de la nef et les voûtes qui couvrent ces chapelles. Ils constituent de véritables contreforts intérieurs. De ce fait, les murs nord et sud sont lisses à l'extérieur (fig. 2).

La nef unique est une des formes architecturales les plus répandues dans le Midi dès l'époque pré-romane. Nous en avons de très nombreux exemples primitifs, de petites dimensions, dans tout le Bas-Languedoc. Cette forme convenait très bien aux petites églises rurales, elle entraînait peu de frais et était facilement montée par les ouvriers indigènes. De plus, elle correspond à des traditions esthétiques et constructives des régions méditerranéennes, l'architecture étant conçue en tant qu'espace ouvert.

mal adapté à la participation des fidèles aux offices entrera en conflit, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, avec un besoin croissant de communication et d'échange qui ne peuvent se réaliser avec une telle structure.

La nef unique de Sylvanès n'est donc pas un cas isolé, toutefois ses dimensions insolites (14,20 m de large en moyenne) s'écartant aussi bien des traditions de l'Ordre que de celles du milieu régional surprennent. Le choix délibéré de cette nef unique monumentale a entraîné des problèmes d'ajustements structuraux afin de faire concorder couvertures et contre-butement. Le maître-d'œuvre y a réussi en remplaçant les collatéraux par des chapelles creusées dans le mur entre des massifs de maçonnerie jouant le rôle de contreforts intérieurs. Les chapelles voûtées de berceaux transversaux épaulent efficacement le vaisseau central. La stabilité de l'ensemble assurée par ces contreforts et des murs très épais, n'a pas permis à la voûte de travailler.

Un intérêt croissant pour les grands espaces ininterrompus amène les architectes du Languedoc à construire au même moment de vastes nefs uniques : cathédrale Saint-Nazaire-de-Béziers (13,88 m de large), Saint-Pierre-des-Cuisines à Toulouse, les abbayes de Caunes-Minervois et Saint-Hilaire dans l'Aude ; et parfois à les couvrir de voûtes en berceau : église abbatiale de Saint-Pons-de-Thomières (14,50 m de large), cathédrales de Maguelonne et d'Agde... L'exemple de la cathédrale de Saint-Papoul ou celui de l'église Saint-Jacques-de-Béziers sont révélateurs d'un changement dans le goût. Ces deux églises avaient été prévues avec des collatéraux mais on changea de parti en cours de construction (milieu du XII<sup>e</sup> siècle) et l'on adopta la nef unique voûtée d'un berceau brisé sur doubleaux.

Les grandes arcades latérales ont une ouverture à deux ressauts à angle vif, sans moulure, et légèrement brisée (fig. 6). L'arc extérieur donne l'impression dans les parties basses de fournir un dossier à la colonne engagée délimitant la travée. Ces colonnes constituées de tambours de largeur moyenne sont posées sur des bases identiques faites d'une scotie encadrée par deux tores, et surmontées de chapiteaux diversement ornés. Au-dessus de la corbeille, un cordon dont le profil se rapproche du quart-de-rond aplati court à la naissance des voûtes et sert de tailloir au chapiteau.

La nef est éclairée par cinq fenêtres au sud et deux au nord. Ce sont des baies longues et étroites, en plein-cintre, à fort ébrasement intérieur avec appui taluté formant escalier et embrasure extérieure étroite. Elles sont percées à 3 m du sol environ. Seules les fenêtres de la première et dernière chapelle au sud, et celles du nord, ont gardé leur forme originale.

La porte des moines débouchant de l'église dans le cloître est toujours dans la dernière travée du collatéral près de la galerie ; et dans les églises à nef unique le plus souvent dans le mur ouest du croisillon. A Sylvanès elle est logée dans la dernière chapelle sud. On accède à cette porte constituée de trois ressauts moulurés, par un passage voûté en berceau.

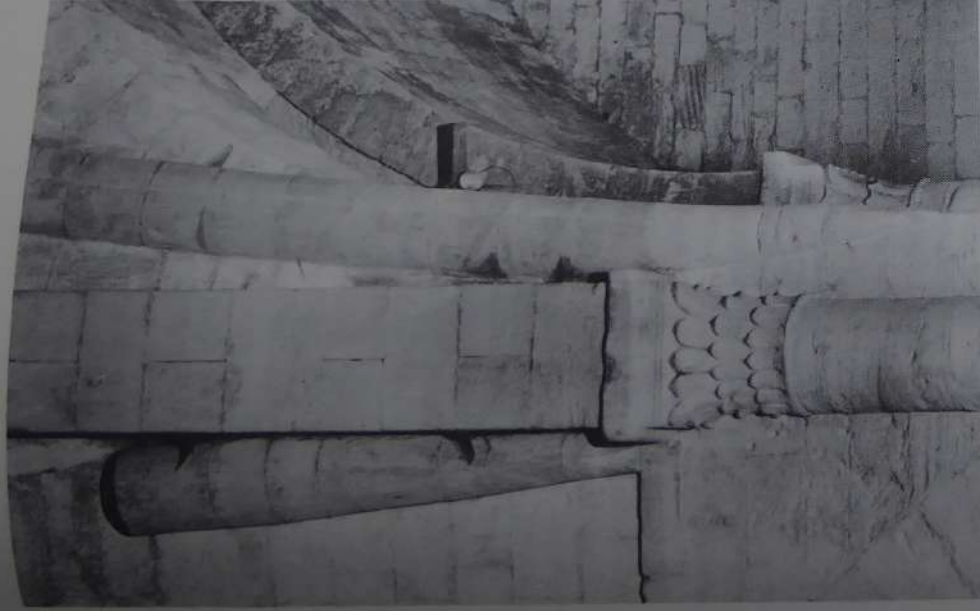


Fig. 7 - Détail de la retombée des ogives du côté de la nef, au nord (cf. Inventaire général Midi-Pyrénées, Ch. Soula).

Ce parti va entrer en conflit au XI<sup>e</sup> siècle avec la nef à trois vaisseaux voûtée en berceau, importée d'Italie du Nord, c'est-à-dire le premier art roman méridional. Selon Viviane Paul (28), cette influence italienne aurait renforcé les principes esthétiques locaux sans faire avancer la recherche vers la monumentalité. Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, la nef unique a continué d'être un choix populaire, et l'on construit de petites chapelles de ce plan, toujours de proportions modestes, quelquefois non voûtées et à murs minces.

Nous en trouvons de nombreux exemples dans le monde monastique et en particulier dans l'ordre de Grandmont qui semble avoir employé presque systématiquement ce type de nef très allongée : à la maison-mère Gramont, mais aussi à Comberoumal dans le sud du Rouergue (6,40 m de large). La plupart des églises rurales du Rouergue méridional sont également à nef unique : Notre-Dame-de-l'Espimasse, Gaillac, Saint-Jean-de-Balmes, Canac, Notre-Dame-de-Castelnau-Pegayrolles, Les Cuns... au nord du Tarn ; Perse, Saint-Saturnin-de-Lenne, la domerie d'Aubrac...

On préférera cependant dans toutes les grandes églises telles que Saint-Sernin ou Conques le plan basilical. Mais dans les églises paroissiales, cet espace

(28) *Cahiers de Fanjeaux* (9), La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII<sup>e</sup> siècle, Toulouse, Privat, 1974, 405 p. R. de Lasteyrie, L'architecture religieuse en France à l'époque gothique, Paris, Picard, 1926. Voir tome I, p. 1-34.



Fig. 8 - Façade occidentale (cl. Inventaire général Midi-Pyrénées, Ch. Soula).

Cette chapelle est aussi occupée par une tribune desservie par un escalier en vis logé dans l'épaisseur du contrefort ouest (fig. 6). Cet escalier, en partie bouché et détruit, débouchait à l'étage de la tribune par un trou béant. Il témoigne de l'inadéquation de cet escalier à la tribune, il n'est donc pas interdit de penser qu'il y a eu un changement de parti. Cet escalier aurait alors été prévu pour desservir la coursière sud de la nef sans jamais y aboutir.

La nef est voûtée d'un berceau longitudinal brisé, rythmé par cinq arcs doubleaux. Ces larges doubleaux rectangulaires à un seul rouleau sont appareillés en grès. Les trois derniers sont à arêtes vives tandis que les deux premiers sont chanfreinés et se terminent par un sommier lui aussi chanfreiné et taillé en biseau. Cette nef d'une portée de 14,30 m et de 17 m de haut est épaulée par les voûtes en berceaux brisés des chapelles latérales.

La formule du berceau longitudinal épaulé par des berceaux transversaux est fréquente à ce moment-là en Bourgogne, Provence et Rouergue (29). Les citoyens l'adopteront pour un certain nombre de leurs églises (Silvanès, Fontenay, Bonneval...). Cette disposition à la fois solide et économique empêche le tassement de la voûte quelle que soit la largeur de la nef. En général le type de voûte adopté est le type local, celui qui pose le moins de problèmes aux ouvriers indigènes.

Les reins de la voûte comme les autres murs de la nef sont en grès ocre-jaune et gris, appareillés en assises régulières. Le départ est en moyen appareil se poursuivant par un petit appareil allongé. Les parties hautes sont en tuf, plus clair et plus léger. Dans la dernière travée orientale on a construit à la base de la

voûte deux amorces d'ogives en boudin à forte section, appareillées en grès et ancrées dans l'angle de la voûte et du dernier doubleau. Elles se terminent en pointe sur le cordon sans support particulier pour les recevoir. La pointe elle-même a été taillée pour s'adapter au bandeau. Leur profil est identique à celles de la croisée du transept toute proche. Elles ont été élevées sur 2 m environ.

Dans les reins de la voûte ont été aménagées deux longues galeries voûtées d'un berceau continu (30). Ces galeries étroites (1,30 m et 1,40 m de large), hautes de 3,20 m au sud et 3,40 au nord, circulent entre la voûte et le mur goutterot au-dessus des chapelles (fig. 3). Chaque galerie aboutit à l'est à un retrécissement fait de quelques marches précédées d'une porte à linteau monolithe (2,12 m de haut). Un petit réduit anguleux ouvre sur une baie rectangulaire plongeant dans les croisillons du transept.

Ces galeries sont éclairées par des baies rectangulaires ouvertes dans les reins de la voûte et dominant sur le vaisseau central. Côté nef, celles des deux dernières travées sont plus allongées, à angle droit et linteau monolithe ; celles des trois premières travées sont plus courtes et ont les angles chanfreinés. Ces passages voient le jour à l'extérieur par des sortes d'« archères » (six de chaque côté) placées très haut sur les murs nord et sud.

On accède à la galerie sud par un escalier en vis logé au revers de la façade, dans la première chapelle (31). L'ouverture, une porte rectangulaire (0,64 m x 2 m) surmontée d'un linteau monolithe en saillie, est située à 3,80 m du sol. Au nord le système est légèrement différent. On arrive dans cette galerie par un escalier droit de quatorze marches logé dans l'épaisseur du mur goutterot de la première chapelle, il est éclairé par trois « archères » disposées en échelon.

Quelle est la fonction de ce passage aménagé dans les reins de la voûte ? Pour Pierre Hélot, ce passage est sans doute un organe défensif, un chemin de ronde (32) ; pour Marcel Aubert et la marquise de Maille (33) un triforium rudimentaire. Nous pensons qu'il s'agit plutôt d'un couloir destiné à alléger le poids et le volume du blocage chargeant les reins de la voûte. En effet ces deux galeries sont construites en moellons calcaires et non pas parementées comme le passage menant au clocher, ce qui laisse donc supposer qu'elles n'avaient pas la même fonction et n'étaient pas fréquentées. De plus, elles ne desservent ni tribune ni salle haute. Ces galeries peuvent également jouer un rôle dans l'aération de la nef et des combles par de petites baies ouvertes sur l'intérieur et l'extérieur, ainsi que dans l'entretien des maçonneries. Nous en avons des exemples à La Celle-Bruère (Cher), Bénévent (Creuse), le Dorat (Vienne). Dans

(29) A. Angles, *Les églises à berceaux transversaux dans le Rouergue*, dans *Bulletin Monumental*, 1910, T. 74, p. 24-35.

(30) Ces galeries sont assises en moellons à peine équarris de calcaire grenat. Tout l'intérieur est bâti avec ce matériau, excepté les encadrements des portes et fenêtres qui sont en grès.

(31) L'escalier lui-même est constitué d'un escalier droit de 6 marches, large de 0,65 m, d'un escalier en vis tournant à gauche et d'un autre escalier droit de 0,60 m de large aboutissant dans la galerie.

(32) Pierre Hélot, *Les couloirs et les passages muraux dans les églises fortifiées du Midi de la France, d'Espagne et de Portugal aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, dans *Anuario d'Estudios medievales*, 1969, T. 6, p. 187-217.

(33) Marcel Aubert, *L'architecture cistercienne...* ouv. cité, tome 1, p. 287.

le Rouergue méridional des baies percées à la naissance des voûtes et donnant sur un passage intérieur ont été construites à Saint-Michel-de-Castelhaupégayrolles, Nant, Montjoux, sans que nous en connaissions la destination.

Probablement utilisées plus tard au cours de périodes troublées comme lieu de refuge ou de défense, ces galeries hautes ont pour nous, à l'origine, un rôle essentiellement fonctionnel.

Des influences cisterciennes réapparaissent dans le dessin de la façade occidentale (fig. 8). Extérieurement le mur de façade est contrebüté par deux petits massifs rectangulaires d'inégales dimensions, comme à Silvacane et Noirlac. Cette façade occidentale a reçu deux portes de petites dimensions (34) percées dans deux massifs de maçonnerie en faible relief. Chaque porte est en plein-cintre, sans tympan, à ébrasement extérieur à trois ressauts moulurés en bandeau et chanfrein, tore entre deux anglets et gorge. Ce sont au nord la porte des morts et des serviteurs, et au sud celle des convers. Il y avait vraisemblablement devant cette dernière un porche (peut-être en bois) où débouchait la ruelle des convers.

Une grande fenêtre gothique à double ébrasement et appui taluté occupe l'espace au-dessus des deux portes. Elle est tracée en tiers-point très surhaussé. Les piédroits sont constitués de trois longues et fines colonnettes à chapiteaux se prolongeant dans la voussure par des tores demi-circulaires de même section. Les petits chapiteaux sont ornés de feuillages taillés en creux, sans relief, en frise continue. Le remplage est composé de deux meneaux surmontés de trois arcs brisés moulurés en tore à réseau d'intrados trilobé, et à l'extrémité, de trois oculi de réseau à cinq lobes chacun. Son allure générale et son profil correspondent à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Un grand toit à deux versants couvre le vaisseau central et les chapelles. Il est constitué de grandes dalles posées directement sur la voûte, et d'un faitage en grandes pierres, parfois moulurées, en grès, placées transversalement. Au-dessous, tout autour, court une corniche à modillons sans décor. En 1910 il manquait 16 modillons côté nord, 12 côté sud et 9 étaient dégradés. Il reste donc peu d'éléments anciens.

L'étude des appareils de la nef nous permet de discerner au moins trois campagnes de travaux qui ont dû se succéder à intervalles plus ou moins longs :

- Construction des parties basses de la nef jusqu'au niveau de l'appui des fenêtres (deux fenêtres englobées au nord et peut-être au sud).
- Poursuite des travaux jusqu'au niveau des « archères » (jusqu'à la corniche dans les parties est) et voûtement des deux dernières travées.
- Dernière campagne avec voûtement des trois premières travées et achèvement des murs latéraux et de la façade occidentale.

## La sculpture

On compte 14 chapiteaux simples et 6 chapiteaux doubles parmi lesquels il est possible de déceler trois séries assez homogènes. Ils sont tous sculptés dans du grès et situés à la retombée des doubleaux de la nef, du transept, des deux chapelles du chevet et du chœur. Il n'y a pas de chapiteaux histo-



Fig. 9 - Chapiteaux doubles du chœur côté nord (cf. Inventaire général Midi-Pyrénées, Ch. Soula).

La première série se compose de six chapiteaux engagés dont deux à corbeilles jumelles. Il s'agit des deux chapiteaux doubles à l'entrée du chœur et de deux chapiteaux simples, les plus proches du chœur, dans le transept. Ces chapiteaux sont caractérisés par de fins astragales en boudin, des corbeilles pyramidales bien proportionnées, un abaque lisse ou mouluré important, et un tailloir très large et débordant qui est en fait le bandeau soulignant le départ de la voûte. De grandes feuilles dentelées, de grosses coquilles bombées et striées reliées entre elles par des tiges nouées ou entrecroisées, à un ou deux brins, ornent ces chapiteaux.

Les deux chapiteaux doubles à l'entrée du chœur (fig. 9, 10) comptent sans nul doute parmi les meilleures réalisations de la sculpture de l'église. La taille du chapiteau est franche et précise, le décor très sobre : les feuilles plates sont plus gravées que sculptées, seules les tiges ont un léger relief. Pour ceux comportant une grosse coquille bombée dans les angles et au centre, le contraste entre ombre et lumière est saisissant.

Cette série, peu importante, est assez proche de la sculpture romane du XII<sup>e</sup> siècle et non pas de celle de l'Ordre. Nous avons des exemples de feuilles enroulées en coquille en Bourgogne et en Rouergue, en particulier à Conques (35) (chapiteaux des tribunes de la nef). Un chapiteau de l'église de Montjoux dans le sud du Rouergue conjugue les différents éléments de cette série : feuilles dentelées, tiges nouées, coquille dans les angles (36). Mais la région avait déjà

(24) Nous avons les mêmes dispositions dans les abbayes provençales du Thoronet et de Senanque. Mais le portail central est plus fréquent (35) Jacques Bousquet, *La sculpture à Conques aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Essai de chronologie comparée*, thèse Toulouse-Le Mirail, 1971, Lille, Service de reproduction des thèses, 1973, 2 volumes + Album, Voir vol. II, p. 788-803.

(26) Denise Jalabert, *La flore sculptée des monuments du Moyen Âge en France*, recherches sur les origines de l'art français, Paris, A et J. Picard, 1965, 131 p.